

LA RÉCEPTION DE MALLARMÉ DANS LE JAPON D'AVANT-GUERRE

SHIGERU OKAYAMA

Le nom de Mallarmé fut connu au Japon un peu après la guerre sino-japonaise (1894-1895). C'est à l'époque où triomphait l'administration impériale, régime qui avait suivi la Restauration de Meiji (1868), et qui avait opprimé le mouvement démocratique inspiré en partie par la traduction de Nakae Chōmin (1847-1901) de quelques œuvres de Rousseau dans les années 80. Outre ces œuvres de Rousseau, on avait traduit de nombreux romans de Jules Verne, de Zola et de Maupassant, mais pas encore la poésie française¹.

Au début du XX^e siècle, les Japonais qui connaissaient le nom de Mallarmé ne comprenaient guère la situation politique et sociale de la France de la fin du siècle précédent: ils ne s'intéressaient ni à l'affaire Dreyfus, ni aux troubles inouïs causés par cette dernière dans les milieux littéraires de l'époque. Ils étaient d'ailleurs devenus apolitiques: personne d'entre eux n'avait critiqué les guerres sino-japonaise et russo-japonaise (1904-1905) dans lesquelles l'empire du Soleil Levant avait témoigné d'une ambition envahissante. Plutôt que de critiquer le gouvernement et de revendiquer la liberté et les droits du peuple, ils préféraient se cantonner dans le monde de la poésie.

Où était alors l'aspiration à la démocratie qui avait tant fait réagir Nakae Chōmin contre l'administration impériale? En raison de la propension du pouvoir à éradiquer les oppositions, les héritiers spirituels de Nakae étaient poussés au radicalisme. Kōtoku Shūsui (1871-1911), son disciple et l'un des fondateurs du parti social-démocrate, abandonne le parlementarisme en faveur de l'anarchisme². Considéré comme le chef des anarchistes qui avaient prit part à une prétendue conspiration visant à assassiner l'empereur, Kōtoku fut arrêté et fut exécuté en janvier 1911, avec onze membres du groupe, une semaine après le jugement rendu à huis clos. Cette affaire Taigyaku (l'affaire de lèse-majesté) suscita beaucoup de réactions à l'étranger³. À l'intérieur du pays, en revanche, on alla même jusqu'à interdire aux gens d'en parler.

Par la suite, il deviendra difficile de critiquer le pouvoir. Quelques intellectuels de pensée libérale trouveront la mort, assassiné (Ōsugi Sakae) ou torturés en prison (Kobayashi Takiji, Noro Eitarō, Miki Kiyoshi). D'autres comme Arishima Takeo et Akutagawa Ryūnosuke se

¹ Sur l'introduction de la poésie française au Japon, voir Société japonaise de langue et littérature françaises, *Cent ans d'études françaises au Japon; Exposé historique*, Presses Universitaires de France, 1973, pp. 25-31. Sur Nakae Chōmin et le "manifeste des droits du peuple", voir *ibid.*, pp. 15-17, et Kato Shūichi, *Nihon bungakushi josetsu*, Chikuma Shobō, tome 2, Tokyo 1980, pp. 305-314 (traduction française: Kato Shūichi, *Histoire de la littérature japonaise*, traduit du japonais par E. Dale Saunders, Fayard/Intertextes, tome 3, 1986, Paris, pp. 103-113.) Quant aux noms propres japonais, nous placerons le «prénom» après le nom de famille à la manière japonaise.

² Kōtoku Shūsui fit la critique profonde du nationalisme et du militarisme de l'époque. Sur lui et sur l'affaire Taigyaku, voir Kato Shūichi, *op. cit.*, pp. 391-400 (la traduction française, *op. cit.*, pp. 196-206).

³ En France, *l'Humanité* (le 17 décembre 1910, les 19, 21, 24 janvier 1911) et *les Temps nouveaux* ont traité cette affaire. Octave Mirbeau, Lucien Descaves, Maurice Bouchor et d'autres ont vite organisé la pétition. Le C.G. T. et la Ligue des droits de l'homme et d'autres organismes y ont participé.

donneront la mort. À de rares exceptions près, les gens de lettres se tairont, alors que le Japon suivra une politique expansionniste et que l'armée japonaise déferlera sur la Manchourie. Lors de la Seconde Guerre mondiale, ils adhéreront volontiers à Nihon Bungaku Houkokukai, "la société japonaise des gens de lettres patriotiques", fondée en 1942 sur l'instigation du pouvoir politique. Cette société, dont les adhérents étaient au nombre de quatre milles, comprenait tous les genres littéraires ainsi qu'une section de littérature étrangère⁴. Elle soutiendra la dictature militaire et la guerre qui causera d'innombrables victimes humaines tant à l'extérieur du pays qu'à l'intérieur.

Ueda Bin et la traduction des vers

Ueda Bin (1874–1916) est le premier à parler de Mallarmé au Japon: dans son article commémorant la mort de Verlaine en 1896, il cite les noms de Villiers de l'Isle-Adam et de Mallarmé comme amis du poète⁵. En 1901, il dit de Mallarmé qu'il était "le père des nouveaux symbolistes" et présente le texte du sonnet du Cygne en français, sans traduction⁶. En 1905, Ueda publie enfin *Kaichō-on*, "Voix des flots de la mer", son premier recueil de traductions de poésies européennes, dans lequel se trouve "Soupir" de Mallarmé avec cet extrait de la réponse de Mallarmé aux enquêtes de Jules Huret: "...évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme par une série de déchiffrements...". Ces mots de Mallarmé auraient influencé les amateurs de poésie contemporaine qui avaient déjà pu apprécier *Omokage* (1889), "les Figures", recueil de traductions de poésies anglaises et allemandes.

Dans sa traduction, Ueda a essayé de respecter la sonorité et le rythme du texte original. Il a cherché à créer ainsi un texte japonais agréable à réciter, mais pour cela il a résolument sacrifié le contenu ou le sens du texte original. Son recueil, plein de fraîcheur en japonais, a suscité une grande admiration parmi les lecteurs, provoquant une vague de traductions de poèmes étrangers. Le vers français a de la sorte servi à créer une forme de poésie libre au Japon que l'on appellera plus tard poésie moderne. Les traducteurs des poèmes français, qui se sont succédés après Ueda Bin, ont rivalisé d'adresse, mais n'ont pris connaissance de la crise du vers en France. Ueda avait d'ailleurs avoué qu'il préférerait quant à lui la poésie des parnassiens à celle des symbolistes.

Mitomi Kuchiha et le vers libre

Par contre, Mitomi Kuchiha (1889–1917) connaissait bien mieux que Ueda Bin la situation de la poésie en France à la fin du siècle. Contrairement à Ueda, il a traduit des poèmes en prose de Mallarmé, comme "La plainte d'automne" (1910) et "Pauvre enfant pâle" (1911), et a préféré les symbolistes aux parnassiens. Les symbolistes se regroupaient, selon lui, sous "le drapeau du vers libre", c'est-à-dire contre les parnassiens. Il comprenait en effet l'importance

⁴ Cf. Sakuramoto Tomio, *Nihon Bungaku Houkokukai*, Aoki Syoten, Tokyo, 1995.

⁵ Ueda Bin, "Poru Verurēnu", ("Paul Verlaine"), in *Teikoku Bungaku*, mars 1896.

⁶ Ueda Bin, "Furansu Sidan no Sinsei", ("La nouvelle voix de la poésie française"), dans *Bungei ronshū* (recueil des articles littéraires), Syunyō-dō, Tokyo, décembre 1901, pp. 337–342.

du mouvement du vers libre:

Les poètes symbolistes qui n'ont pas de points communs se distinguent seulement par leur aspiration au "vers libre". Chacun d'eux chante son impression personnelle en recherchant une méthode individuelle. Sortant de l'empire de la forme traditionnelle, ils créent chacun leur propre contrée poétique. À ce moment-là ils sont libres et retrouvent leur propre nature. On entend toujours le cri de "Retournez à la nature!" quand une rénovation se réalise.

C'est un paradoxe que ces individus aient formé un groupe. Mais s'ils se sont regroupés, c'est contre les parnassiens qui ont mis la poésie dans un cadre de beauté trop strict. Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, Verlaine et Rimbaud, ensuite Gustave Kahn et Jules Laforgue, ont alternativement montré le chemin qui mène au vers libre, et ce fut la première période du symbolisme. Pendant la seconde période, ce sont Jean Moréas, Francis Viélé-Griffin, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlink, Stuart Merrill, Adolphe Retté, qui ont suivi leur propre chemin suivant leur instinct. S'il y a un point commun entre les deux groupes, en effet, cela réside dans le fait qu'ils ont délivré la poésie de ses chaînes. L'empire de la prosodie rigide a duré pendant soixante ans, du romantisme en 1830 à l'apogée des parnassiens, mais il fut brisé par les symbolistes, et voici maintenant réalisée, à travers la vogue du vers libre, la pensée libérale républicaine.⁷

Mitomi reproche cependant aux poètes naturalistes, admirateurs de Verlaine, d'avoir sous-estimé Mallarmé. Selon lui, c'est plutôt Mallarmé et non Verlaine, qui a déclenché le mouvement symboliste ou vers-libriste. "Dire que Mallarmé a été trop exceptionnel pour servir de modèle, dire aussi que les jeunes poètes de l'époque ont souffert pour cela de sa mauvaise influence pendant plus de dix ans, sont deux affirmations fausses", dit-il. Mais, comme nous le savons aujourd'hui, Mallarmé est un poète qui "par habitude ne pratique pas le vers libre"⁸: il était plutôt à la fois charmé et menacé par l'audace des jeunes poètes symbolistes. Enfin, selon Mallarmé, c'est Verlaine qui a préparé le mouvement: "La variation date de là: quoique en dessous et d'avance inopinément préparée par Verlaine, si fluide, revenu à de primitives épellations"⁹. Mitomi était certes conscient de la "Crise de vers", mais il n'avait pas encore compris le sentiment ambivalent de Mallarmé face au vers libre, car il n'avait pas lu en entier les *Divagations*.

D'autres présentations via les traductions anglaises

Respectivement poète, dramaturge et écrivain, Noguchi Yonegirō (1875–1947), Osanai Kaoru (1881–1928), Iwano Hōmei (1873–1920) ont donné leurs impressions sur Mallarmé dont ils avaient lu les textes à travers des traductions anglaises. Noguchi, poète cosmopolite qui avait longtemps vécu à l'étranger, et qui avait publié un recueil de poésies en anglais aux États-Unis, parle en 1906 des mardis de la rue de Rome dans son article "Stéphane Mallarmé

⁷ Mitomi Kuchiha, "Furansu-bungaku no genzai", ("L'état actuel de la littérature française"), in *Waseda Bungaku*, janv. 1913, p. 40.

⁸ Stéphane Mallarmé, *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Poésie/Gallimard, 1976, p. 340.

⁹ *Ibid.*, p. 241.

wo ronzu” (“Mon opinion sur Stéphane Mallarmé”)¹⁰. Il connaissait personnellement Arthur Symons qui lui avait raconté ses souvenirs des mardis. Osanai, quant à lui, a écrit en 1915 un article intitulé “Mallarmé to shin-gikyoku” (“Mallarmé et la nouvelle pièce de théâtre”)¹¹, dans lequel il dit que le “Hamlet” de Mallarmé est l’essence même du nouveau théâtre. Il n’a pas lu “Hamlet” dans *Divagations*, mais il connaissait le Mallarmé chroniqueur de théâtre à travers les écrits de George Moore et de Bernard Shaw. Enfin, Iwano, écrivain naturaliste, a traduit en 1913 *The Symbolist Movement in Literature* d’Arthur Symons¹². Cette traduction a contribué à initier la jeunesse littéraire japonaise de l’époque à l’univers symboliste et mallarméen. Il a également publié plusieurs articles sur Mallarmé qui, par manque de précision scientifique, seront plus tard critiqués par Nakajima Kenzō (1903–1972)¹³. L’intuition d’Iwano, en ce qui nous concerne, nous semble assez juste, par exemple lorsqu’il écrit, en 1907, ces lignes: “Mallarmé a tellement aimé la littérature qu’il n’a pu qu’écrire des fragments. Comme son esprit était déjà elliptique, et qu’il faisait confiance à la compréhension des amateurs de poésie, il a un peu trop négligé l’enchaînement des sentiments pour qu’un homme oisif puisse le suivre.”¹⁴

Le commencement des études mallarméennes

Tatsuno Yutaka (1888–1964) et Suzuki Shintarō (1895–1970), professeurs de littérature française à l’Université impériale de Tokyo, ont été les premiers au Japon à entreprendre des études académiques sur Mallarmé. Le second, en particulier, a essayé de collationner minutieusement les variantes pour chaque texte de *Poésies*, dont il a achevé la traduction en 1949¹⁵. Il cite, à de nombreuses reprises, les travaux de Paul Valéry et d’Henri Mondor pour parler des œuvres et de la vie de Mallarmé. Cependant il finit par s’orienter vers les études de François Villon, sans s’essayer à la lecture globale de *Divagations*. Il lui plaisait, en effet, comme d’autres amateurs de Mallarmé à l’époque, de traduire des vers dans un beau japonais. En ce qui concerne les œuvres en prose de Mallarmé, Suzuki n’a traduit que quelques poèmes en prose de jeunesse et la lettre de l’autobiographie adressée à Verlaine; c’est pourquoi on ne peut rien apprendre, en lisant son travail, sur les pensées politiques et sociales de Mallarmé à la fin de sa vie¹⁶.

Bien que Ueda Bin ait qualifié Mallarmé “père des nouveaux symbolistes”, ses successeurs

¹⁰ In *Taiyō*, avril 1906, pp. 108–116.

¹¹ In *Mita Bungaku*, juin 1915, pp. 33–38.

¹² Asā Shimonzu, *Hyōsyō-ha no bungaku undō*, traduction d’Iwano Hōmei, Shinchō-sha, 1913.

¹³ Cf. Nakajima Kenzō, “Mararume to nihon shidan” (“Mallarmé et la poésie japonaise”, in *Shin siron*, n° 3 (numéro spécial pour les études sur Mallarmé), octobre 1933, pp. 35–53.

¹⁴ Cité par Nakajima Kenzō, *ibid.*, p. 43.

¹⁵ Sutefanu Mararume, *Mararume Shishū*, (Stéphane Mallarmé, *Poésies*), traduction de Suzuki Shintaro, Sōgen sensho, Tokyo, 1949.

¹⁶ Quant aux études et à la traduction des œuvres en prose de Mallarmé au Japon, il faut attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale. Hara Kyōkiti traduit le premier en 1950 *Richard Wagner, rêverie d’un poète français*. La traduction complète de *Divagations* sera achevée en 1989.

ne l'ont pas tellement respecté et l'ont traité plutôt comme un des symbolistes¹⁷. De ce point de vue, les travaux de Suzuki Shintarō ont eu le mérite, nous semble-t-il, d'avoir montré l'intégralité des *Poésies* de Mallarmé, et d'avoir signalé ainsi son importance en tant que poète. Par contre, le fait qu'il n'a pas évoqué *Divagations* a contribué à donner aux Japonais une fausse image du poète: un poète désintéressé des questions politiques et se consacrant toute sa vie à la perfection poétique. Il aurait dû parler d'un Mallarmé engagé qui aspire à voir la Justice couronner la Ville¹⁸.

D'autre part, Tatsuno et Suzuki étaient des privilégiés de l'État: tous deux étaient allés étudier en France grâce à la bourse du Ministère de l'Éducation nationale, et étaient devenus, une fois de retour au Japon, professeurs de l'université impériale de Tokyo. Tatsuno collabora activement au pouvoir en tant que membre de comité de Nihon Bungaku Houkokukai. Suzuki, lui, n'entra pas dans cette société des gens de lettres patriotiques, mais continua à donner ses cours à l'université, et à expliquer le texte de *l'Après-midi d'un Faune* devant ses étudiants qui devaient bientôt s'engager dans l'armée. Pendant la guerre, ce qui importait le plus à ce professeur militariste, c'était de savoir comment préserver sa précieuse collection des éditions originales de Mallarmé des bombardements américains¹⁹. Parmi ses anciens étudiants de l'époque, plusieurs étaient devenus membres actifs de la société: Kobayashi Hideo (1902–1983), critique littéraire, Miyoshi Tatsuji (1900–1964), poète, Nakajima Kenzō (1903–1979), chercheur en littérature française, Kishida Kunio (1890–1954), metteur en scène. Tous ces intellectuels, par leurs conférences et leurs articles, ont contribué à répandre les idées nationalistes au Japon.

“Le dépassement de la modernité”: influence de Valéry

Kobayashi Hideo et Nakajima Kenzō parlent eux aussi de Mallarmé, mais l'influence de Valéry était plus grande chez eux. La publication de la traduction des écrits de Valéry sur

¹⁷ Ueda Bin n'a d'ailleurs traduit dans *Kaichō-on* qu'un poème de Mallarmé, alors que ce recueil comprend cinquante-sept poèmes de vingt-neuf poètes européens dont quinze français: Leconte de Lisle, Josée-Maria de Heredia, Sully Prudhomme, Charle Baudelaire, Paul Verlaine, Victor Hugo, François Coppée, Émile Verhaeren, George Rodenbach, Henri de Régnier, Francis Viéle-Griffin, Albert Samain, Jean Moréas, Stéphane Mallarmé, Théodor Aubanel. Les deux autres recueils importants de poésies françaises, *Sangoshū* (1913), “les Coraux”, de Nagai Kafū (1879–1959), et *Gekka no ichigun* (1925), “Groupe de figures au clair de lune”, de Horiguchi Daigaku (1892–1981), ont eux aussi sous-estimé Mallarmé. Dans le premier ne figure aucun poème de Mallarmé: la préférence de l'auteur va manifestement à Henri de Régnier (dix poèmes), le plaçant au-dessus de Baudelaire (huit poèmes) et de Verlaine (sept poèmes). Dans ce recueil figurent en outre Rimbaud, Pierre Gautier, Edmond Picard, Maurice Vaucaire, André-Ferdinand Hérold, Charles Guérin, Gustave Kahn, Comtesse Mathieu de Noailles, Stuart Merrill et Albert Samain. Le recueil de Horiguchi, de son côté, regroupe trois cent quarante poèmes de soixante-six poètes français modernes (y compris Appollinaire, Cocteau, Radiguet...). Mais il n'y a pour Mallarmé que “Apparition”, “Soupir” et un fragment de “l'Après-midi d'un faune”. Kanbara Ariake (1876–1952), poète symboliste japonais, dit lui aussi qu'il préfère Baudelaire à Mallarmé: admirateur de la “correspondance” baudelairienne, il n'a pu supporter le cri aigu du Cygne mallarméen, poésie française en crise. Quant à l'influence de ces recueils de poésies françaises sur les poètes japonais, voir *Cent ans d'études françaises au Japon*, op.cit., p. 25–32, et Nakajima Kenzō et d'autres, *Kindai-shi no seiritu to tenkai*, “Naissance et développement de la poésie moderne japonaise”, Yajima Shobō, Tokyo, 1956.

¹⁸ Sur ce point, voir Okayama Shigeru, “Déplacements et Transpositions, - introduction à une lecture globale de *Divagations*”, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 111/112, Seuil, mars 1996, pp. 85–91.

¹⁹ Cf., Suzuki Shintarō, *Hanjūshin no gogo, sonota*, “L'après-midi d'un faune et d'autres”, Kaname Shobō, Tokyo, 1947, p. 351–354.

Mallarmé, faite par le groupe des disciples de Suzuki Shintarō en 1943, a contribué à créer cette tradition qui veut que l'on voit Mallarmé à travers le regard de Valéry. Pour Nakajima, dans un article intitulé "Mallarmé et Valéry" en 1928, la relation des deux poètes était évidente: "car c'est Valéry lui-même qui l'atteste", dit-il²⁰. Quant à Kobayashi, le plus célèbre de l'école de Suzuki, dont on croit "qu'il se situait dans la lignée directe du symbolisme français"²¹, il ne cessa de s'inspirer de Valéry. Il organisa, avec Kawakami Tetsutarō et d'autres, en 1942, un débat sur le thème du "dépassement de la modernité" pour la revue *Bungakukai*²². Pour les treize intellectuels nationalistes participant à ce débat, il s'agissait de dépasser l'Europe qui leur semblait être tombée dans une impasse, et de montrer le chemin menant au-delà de la "modernisation" européenne. Ce thème était sans doute inspiré par Valéry. En parlant de l'ancienne guerre sino-japonaise, Valéry évoque lui aussi le dépassement de l'Europe moderne par le Japon (et par les États-Unis):

Je ne sais pourquoi les entreprises du Japon contre la Chine (1895) et des États-Unis contre l'Espagne (1898) qui suivirent d'assez près, me firent, dans leur temps, une impression particulière. Ce ne furent que des conflits très restreints où ne s'engagèrent que des forces de médiocre importance; et je n'avais, quant à moi, nul motif de m'intéresser à ces choses lointaines, auxquelles rien dans mes occupations ni dans mes soucis ordinaires ne me disposait à être sensible. Je ressentis toutefois ces événements distincts non comme des accidents ou des phénomènes limités, mais comme des symptômes ou des prémisses, comme des faits significatifs dont la signification passait de beaucoup l'importance intrinsèque et la portée apparente. L'un était le premier acte de puissance d'une nation asiatique réformée et équipée à l'européenne; l'autre, le premier acte de puissance d'une nation déduite et comme développée de l'Europe, contre une nation européenne.²³

En tant qu'homme vivant dans cette Europe même, Valéry veut sauvegarder la souveraineté mondiale de l'Europe, menacée par ces deux pays tardivement européanisés qui se battaient pourtant entre eux pour la maîtrise du Pacifique, lorsqu'il a écrit ces lignes en 1945. Quant à Kobayashi et d'autres, il s'agissait au contraire de chercher une logique qui leur permette de justifier la guerre: le Japon devait persuader les pays asiatiques de son intention d'en finir avec le colonialisme européen. Mais sous prétexte de dépassement de la modernité, Valéry et les intellectuels japonais négligent en fait le problème des droits de l'homme. On sait que, lors des guerres sino-japonaise et hispano-américaine, il y avait en France l'affaire Dreyfus. Valéry, qui n'a jamais parlé publiquement de son attitude pendant l'affaire, préfère ici aussi évoquer un homme méditant solitairement sur les guerres lointaines et sur la crise de l'Europe qu'elles ont causée; un homme qui n'entre ni dans le camp dreyfusard ni dans le camp antidreyfusard. Bref, il s'intéressait plus au destin de l'Europe qu'à celui de Dreyfus condamné innocent.²⁴ Quant aux intellectuels japonais, ils se taisent non seulement sur l'assassinat d'Ōsugi Sakae (1885–1923), intellectuel de gauche tué par un capitaine ultra-nationaliste, mais aussi sur le meurtre de Coréens par des civils japonais (survenus juste après le grand tremblement de terre à Tokyo

²⁰ "Mararume to vareri", ("Mallarmé et Valéry"), in *Furansu bungaku kenkyū*, n°4, juin 1928.

²¹ *Cent ans d'études françaises au Japon*, op.cit., p. 39.

²² *Bungakukai* septembre et octobre 1942.

²³ Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Gallimard, 1945, p. 12.

²⁴ Sur l'antidreyfusisme de Valéry, voir Marcel Thomas, "Le cas Valéry", in *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, PUF, 1983.

en 1923). Ils ne font pas non plus allusion aux violations des droits de l'homme commises par l'armée japonaise en Chine. Ni Valéry, ni ces intellectuels japonais ne s'intéressent aux problèmes des droits de l'homme et de la justice sociale. Si Valéry était antidreyfusard, Kobayashi l'était autant. Ce disciple indirect de Mallarmé a trahi, comme Valéry, son disciple direct, la leçon du maître qui avait soutenu Zola: "c'est d'autant plus insensé", dirait Maurice Blanchot, "que dès les premiers instants, Mallarmé, le maître incomparable, a pris parti, au moins discrètement, pour le plus juste".²⁵

L'absence de critique: Muramatsu Tsuyoshi et Noma Hiroshi

Après la guerre, on préfère cependant s'éloigner des études mallarméennes plutôt que de critiquer l'histoire de la réception de Mallarmé au Japon d'avant-guerre. Muramatsu Tsuyoshi (1929–1994), un des derniers disciples de Suzuki, considère que la réception de Mallarmé au Japon a seulement contribué à créer une vogue éphémère de poésie symboliste dans le pays²⁶. Muramatsu ne procède pas à l'étude approfondie des problèmes sociaux et politiques en France à la fin du siècle dernier. Il renonce à ses études mallarméennes et devient lui-même journaliste: intéressé aux problèmes des Juifs et du nazisme, il se rend en Israël, lors du procès d'Adolf Eichmann en 1961, en tant qu'envoyé spécial d'une revue japonaise. Mais il nous semble qu'il se rapproche des idées antidreyfusardes lorsqu'il écrit ce qui suit:

Que ce monde périclisse, c'est le souhait qui existe au fond de tous, et qui contredit sans doute le souhait d'un civil d'améliorer le monde. La littérature exprime cependant le premier souhait, et cet aspect antisocial de la littérature doit être plus respecté.²⁷

Il importe en effet pour lui de restaurer le monde individuel et de respecter la liberté d'expression littéraire, plutôt que de lutter contre l'injustice sociale. Ce valérien japonais aurait plus apprécié Céline que Mallarmé.

Noma Hiroshi (1915–1991), de son côté, abandonne la poésie et les études mallarméennes de sa jeunesse pour devenir un romancier engagé. Il cherche dans la littérature non seulement la liberté d'expression, mais aussi le moyen d'évoquer les grandes causes sociales qu'il défend. Il prend ouvertement parti, à la fin de sa vie, contre le procès d'un jeune homme sorti de la caste discriminée (les "burakumin"). Ce jeune homme était accusé d'un meurtre qu'il n'avait pas commis, mais qu'il avait avoué sous la pression de la police (Affaire Sayama, lieu du crime). Mais Noma est isolé du monde intellectuel japonais: il ne cherche pas la solidarité des intellectuels et agit en écrivain solitaire. Il ne s'inspire pas non plus du mouvement des symbolistes français contribuant à sauver Dreyfus. Il continue aussi à se méprendre sur Mallarmé: comme il ne connaît pas les idées politiques et sociales de celui-ci, il le considère toujours comme un poète désintéressé de la politique. Faute d'un mouvement de solidarité

²⁵ Maurice Blanchot, "Les intellectuels en question", in *Le Débat*, n°29, 1984, p. 13. Sur l'attitude de Mallarmé lors de l'affaire Dreyfus, voir Okayama Shigeru, "Mallarmé et l'Affaire Dreyfus", in *Études de langue et littérature françaises*, n°70, Tokyo, 1997.

²⁶ Cf. Muramatsu Tsuyoshi, *Bungaku to Shi-seisin*, ("La littérature et l'esprit poétique"), Nanboku sha, Tokyo, 1963, pp. 66–88.

²⁷ *Ibid.*, p. 35. Sur Muramatsu, voir David G. Goodman et Miyazaki Masanori, *Jews in the Japanese Mind - The History and Uses of a Cultural Stereotype*, Free Press, New York, 1995, pp.149-150, 153, 240.

parmi les intellectuels japonais, on n'a pas pu renverser le verdict condamnant le jeune homme à la prison à perpétuité.

Certes, il y a eu des tentatives pour introduire au Japon les œuvres et les idées de Mallarmé. L'effort en a été considérable dans le Japon d'avant-guerre. Mais il faut dire que cet effort n'a pas eu de rapport avec l'aspiration à la démocratie du peuple japonais. Au fur et à mesure que les fondements de l'État impérial se sont consolidés, on s'est de moins en moins engagé dans la lutte pour la liberté et les droits du peuple. Le libéralisme de Rousseau, dont l'influence était très forte dans le Japon des années 1880, a cédé la place à un idéalisme littéraire s'inspirant en particulier du symbolisme français. Les partisans de ce mouvement se sont de plus en plus rapprochés du pouvoir. La vie du prince Saionji Kinmochi (1848–1940) est sur ce point significative. Pendant un séjour de dix ans à Paris dans les années 1870, il a fait connaissance de Clémenceau et a collaboré avec Judith Gautier pour la traduction française du *Kokinshū*. Il a également inspiré la poétesse pour ses *Poèmes de libellule* (1884). Saionji était en fait le premier Japonais à entrer dans le monde poétique parisien. Or, à Paris, il a fait aussi connaissance de Nakae Chōmin qui était venu étudier pour deux ans (1873–1874). Peu après son retour à Tokyo, il fonda avec Nakae le journal *L'Orient Libre* pour introduire au Japon la pensée libérale des droits du peuple. Mais cet acte déplut au gouvernement qui en interdit la publication. Nakae devint alors chroniqueur d'un autre journal et continua ainsi à poursuivre son chemin. Quant à Saionji, il refusa d'abord l'ordre du gouvernement de démissionner de la présidence du journal, mais il dut se plier au décret que l'empereur avait émis sur la demande du gouvernement. Saionji s'est par la suite accommodé avec le pouvoir: il devint deux fois premier ministre et joua, à l'ère de Showa (à partir de 1926), le rôle de *Genro* ("ancien") recommandant à l'empereur le nom du premier ministre. En tous cas, c'est bien lui l'ancêtre et le protecteur spirituel des mallarméens japonais, la lignée de Nakae ayant été étouffée par l'exécution de Kōtoku et par l'assassinat d'Ōsugi.

HITOTSUBASHI UNIVERSITY